

Pourquoi les géographes s'intéressent-ils à peu près à tout sauf aux techniques ?

François SIGAUT

Centre de Recherches Historiques, Paris

ETHNOSCIENCE
GÉOGRAPHIE
TECHNOLOGIE

RESUME. — L'auteur interpelle les géographes sur leur absence quasi générale d'intérêt pour la technologie et spécialement pour l'histoire des techniques agricoles qui peuvent concourir utilement à l'explication d'un certain nombre de phénomènes; il prend quatre exemples très démonstratifs: la jachère; le gazon; le bocage, la haie et la serpe; la dimension du terroir et les techniques de transport.

ETHNOSCIENCE
GEOGRAPHY
TECHNOLOGY

ABSTRACT. — *Why the geographers have an interest in everything excepted technics?* — The author challenges geographers on their almost general lack of interest in technology and particularly in the history of agricultural techniques which can make useful contributions towards the explanation of a certain number of phenomena; he uses four examples: fallow land; grassland; mixed woodlands and pasture land, hedges and the techniques of transportation.

Pour le non-géographe que je suis, la géographie a (devrait avoir ?) deux caractéristiques: son objet, qui est l'étude des rapports entre les sociétés et leur environnement physique, et sa méthode, qui prend comme point de départ l'analyse de la répartition des faits dans l'espace. Je ne sais pas si les géographes admettent eux-mêmes la pertinence de ces deux caractéristiques. S'ils la récusent, c'est bien sûr moi qui me trompe, et ce qui suit est sans objet. Mais s'ils l'admettent, alors j'ai une question à leur poser en tant que technologue: pourquoi les travaux de géographie évitent-ils aussi systématiquement l'étude des techniques, qui sont tout de même au centre des rapports société-environnement ?

Je vais prendre quelques exemples pour préciser le sens de ma question. Mais auparavant, je voudrais rappeler un point sur lequel tout le monde est à peu près d'accord aujourd'hui, me semble-t-il (mais cela n'a pas toujours été le cas, loin de là !). C'est qu'il n'y a pas d'environnement dans l'absolu, en soi: il n'y a d'environnement que par rapport à tel ou tel être vivant qui s'y trouve. A chacun son environnement, en quelque sorte. Ce qui veut dire qu'il ne sert pas à grand'chose d'accumuler mesures

et statistiques sur, disons, le climat d'une région: j'ai de grandes chances, ce faisant, d'accumuler des chiffres sans signification, tout en laissant de côté les éléments qu'il serait réellement utile de connaître. La météo de l'arboriculteur n'est pas celle d'EDF, et encore moins celle des automobilistes! S'agissant de sociétés, c'est la même chose. Chaque société a son milieu propre, découpé pour ainsi dire dans l'infinité des milieux possibles dans la région qu'elle occupe. Et ce milieu n'est pas donné d'avance. Il dépend de ce que les gens savent et de ce qu'ils font, c'est-à-dire de leur culture. L'environnement d'une société fait partie intégrante de la culture de cette société; c'est donc de celle-ci qu'il faut partir, toujours. L'opposition nature/culture est absurde au niveau qui nous intéresse ici: ce qu'il y a de pertinent dans la nature fait partie de la culture, le reste est hors de notre propos. (Il suit, d'ailleurs, que la notion d'adaptation n'a guère de sens, et que la vieille alternative déterminisme/possibilisme est le type même du faux problème, ce que tout le monde sait depuis longtemps). Pour en revenir à ce point de départ obligé qu'est la culture, il y a deux aspects, liés entre eux du reste: ce que les gens savent du

milieu qui les entoure, qui est l'objet de l'*ethno-science*, et la façon dont ils l'utilisent, qui est celui de la *technologie*. Je vais prendre quelques exemples dans le domaine de la technologie.

1. La notion de jachère.

Dans l'agriculture pré-industrielle européenne, on appelait *jachères* (en général au pluriel) l'ensemble des labours de printemps et d'été jugés nécessaires à la préparation des céréales d'hiver; le premier labour était donné d'avril à juin suivant les régions, et il était suivi d'au moins deux autres, et souvent davantage, chacun avec son nom particulier. Je n'entre ici dans aucun détail sur les modalités de ces labours, leurs dates, ni sur les raisons d'un tel système. Je me borne à le présenter comme un fait extrêmement général. Ce qui compte, c'est que la notion de jachère avait dans l'esprit des gens un sens technique très précis, et qu'en évacuant ce sens précis, les agronomes, puis les géographes qui leur ont malheureusement emboîté le pas dès le XIX^e siècle, se sont privés d'une pièce essentielle à la compréhension des systèmes de culture pré-industriels en Europe. Dans les différents états du champ, les gens distinguaient soigneusement les *chaumes* ou *restouables* (non labourés) des *jachères* (labourées) et des *pâtis* (terres laissées en herbe pour plus d'un an). En confondant tous ces états sous le seul terme impropre de jachère, on rend impossible toute analyse un peu précise. D'où, en histoire et en géographie agraires, la prolifération des interprétations approximatives ou carrément fausses. Je me demande d'ailleurs, si le mal n'a frappé que l'Europe. Car les géographes, agronomes et ethnologues tropicaux emploient abondamment (et abusivement) le terme de jachère dans ces pays, et je serais étonné que cela ne dissimule pas de redoutables confusions. Ce qui me donne lieu de le craindre, en tous cas, c'est qu'on ne trouve pratiquement jamais l'équivalent vernaculaire du terme « jachère » dans les monographies, même quand le vocabulaire cité est relativement important.

2. La notion de gazon.

Comme la notion de jachère, celle de gazon découle de l'étude des techniques agricoles : il y a des procédés de travail du sol, l'écobuage par exemple, qui impliquent la présence d'un horizon superficiel comportant un feutrage de racines d'herbe. C'est, au sens propre, à cette couche de terre renforcée par les racines que s'applique le terme de gazon. Là encore, il y a eu un glissement de sens assez fâcheux, qui n'a pas eu lieu en anglais où les termes *turf* et *sod* sont restés beaucoup plus proches du sens premier, sans confusion avec *lawn*. Du reste, le gazon n'est pas seulement une formation édaphique.

C'est un matériau de construction, au même titre que la pierre, la brique, le bois ou le chaume, et si largement utilisé dans l'architecture traditionnelle de certaines régions d'Irlande et d'Ecosse (*sod-houses*, qu'on retrouve dans la colonisation de la Prairie nord-américaine), que l'ethnologue E. Estyn Evans parle de civilisation du gazon (*sod-culture*). Pour en rester à l'agriculture, il est évident que la présence ou l'absence de gazon est un facteur essentiel dans la dynamique des techniques agricoles. Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, le gazon est resté l'obstacle majeur (beaucoup plus difficile que la forêt) à l'utilisation agricole des sols, impliquant soit une spécialisation dans l'élevage (*steppe*), soit la mise au point de techniques complexes et coûteuses en énergie de traction (la charrue européenne). Là encore, je ne peux pas entrer dans les détails. C'est d'ailleurs à un géographe, Carl O. Sauer, qu'on doit d'avoir appelé l'attention sur l'importance du gazon comme facteur écologique. Mais il ne semble guère avoir été suivi. Car enfin, voilà un facteur essentiel, et dont nous ne savons à peu près rien, ou, ce qui est peut-être pire, que des choses très vagues : quelle est la répartition géographique du gazon dans le monde, quelles variétés y a-t-il lieu de distinguer, quels sont les facteurs (anthropiques, pédo-climatiques...) de sa répartition ? Autant de questions sans réponse, et qui sont bien du ressort de la géographie, il me semble !

3. Le bocage, la haie et la serpe.

Mon point de départ sera ici le petit livre bien connu d'A. Meynier, *Les paysages agraires* (A. Colin 1958), parce qu'il me semble illustrer parfaitement comment l'impasse faite sur les techniques aboutit à une incapacité complète à trouver des explications. La qualité du livre n'est pas en cause, c'est au contraire un excellent résumé de la question. Mais c'est justement pour cela que ce livre est exemplaire. Ce qui le caractérise, c'est un étonnant contraste entre la finesse des analyses et l'étendue des connaissances de détail sur tous les aspects non techniques des agricultures qui ont produit les divers paysages observables aujourd'hui, et la pauvreté et la confusion de tout ce qui concerne les techniques. Je ne reviens pas sur un problème aussi fondamental que celui de la jachère. Mais je prendrai un exemple relativement mineur, celui de la haie. La haie n'a rien de naturel (comme l'écrit encore R. Specklin dans le tome 3, p. 265, de l'*Histoire de la France rurale* !) : elle est plantée, taillée, plessée... Or, l'outil d'entretien de la haie, c'est évidemment la serpe, en fer, et coûteuse dans les anciennes économies paysannes où le fer était rare. Eh bien, dans tout l'ouvrage de Meynier, il n'y a pas une seule allusion à cet outil, à son utilisation, à sa fabrication, à son prix, à ses variantes et à leur répartition géographique, et d'une manière générale à ce que coûtait en travail l'entretien et l'exploitation des haies. Comment peut-on espérer comprendre quelque

chose à un paysage lorsqu'on laisse ainsi de côté, délibérément, les mécanismes mêmes qui produisent et reproduisent ce paysage, ou du moins ce qui en est un élément essentiel ?

4. Dimensions du terroir et techniques de transports.

C'est exactement la même question qu'illustre ce dernier exemple. Dans une remarquable communication au *Congrès de Géographie et Histoire agraires* de Nancy en 1957, « Les structures rurales de la frange atlantique de l'Europe », P. Flatrès attirait l'attention sur la petite taille des finages de cette région — 100 à 150 ha au maximum —, par opposition aux finages plus étendus des régions de l'intérieur. L'observation est passionnante, parce qu'elle renvoie immédiatement à la question des transports : l'agriculteur est avant tout un transporteur, on le sait, et la dimension du finage dépend

évidemment du rayon d'action utile des moyens de transport dont il dispose, pour les engrais notamment. Or, l'agronome J. Rieffel écrivait en 1865 : « Toutes les routes macadamisées du canton de Nozay (Loire-Atl.) datent de 1830. Auparavant, il n'existait que des chemins de terre impraticables pendant une grande partie de l'année... Alors aussi, tout le monde allait à cheval, hommes, femmes, enfants, absolument comme du temps de la bonne duchesse Anne ». Qu'est-ce à dire, sinon que s'il y a une explication à la petite taille des finages atlantiques (et à la grande taille des autres), c'est d'abord dans l'histoire des techniques de transport qu'il faut la chercher ? Mais là encore, pas un mot sur les transports dans la communication de P. Flatrès ni dans les interventions qui l'ont suivie...

Je conclurai avec la même question que je posais au début : pourquoi, vous les géographes, faites-vous presque systématiquement l'impasse sur les techniques, alors que sans elles, un grand nombre de problèmes que vous posez est condamné à rester sans solution ?